

Roland Chemama

Le clivage de l'objet et la clinique contemporaine

Je vous remercie de m'avoir invité à intervenir dans un cycle de conférences qui engage à aborder des questions essentielles aujourd'hui. Pour ma part, je vais tenter de questionner notre clinique dans sa dimension historique, liée aux formes modernes du malaise dans la civilisation, et bien évidemment j'aurai à montrer comment, à mon avis, le concept d'objet *a* peut éclairer cette clinique.

Il le fait, dirai-je, à une condition – et ça va être sans doute l'essentiel de mon apport – à cette condition que l'on articule la théorie de cet objet, théorie bien sûr lacanienne, avec le thème freudien du clivage.

La civilisation, c'est le malaise. Le sujet ne s'y sent pas bien. Mais quel malaise ? Pour Freud disons, en simplifiant, que le problème se pose ainsi. La civilisation, au nom de son idéal culturel, impose un renoncement pulsionnel, et l'homme devient névrosé parce qu'il ne peut supporter le degré de renoncement exigé par la société.

Or – là aussi en simplifiant beaucoup – il n'est pas sûr que la civilisation, aujourd'hui, fonctionne de cette façon-là. C'est ce que j'ai écrit dans un livre paru en 2003, *Clivage et modernité*. Je vais aujourd'hui en reprendre quelques thèses.

Disons qu'effectivement il fut un temps où chacun était sommé de dissimuler ce qui n'avait pas droit de cité : des désirs peu assortis aux idéaux culturels, considérés comme excessifs ou dégradants. Évidemment cette disqualification sociale n'était pas pour rien dans le refoulement de ces mêmes désirs. Aujourd'hui la règle implicite est plutôt de tout dire, d'afficher ce qui, hier encore, était jugé inconvenant. Cela va des *reality-show* jusqu'à l'exhibition des cadavres que fait un Von Hagens (vous savez, ces cadavres écorchés ou découpés en tranches fines).

Il me semble que dès lors le sujet ne peut plus refouler tout à fait ce que pourtant souvent il rejette. D'où sa position de clivage, c'est-à-dire de

maintien, en même temps, du déni de certaines représentations et de leur affirmation, comme si ces contenus contradictoires pouvaient coexister sans pourtant s'influencer réciproquement.

Vous voyez que je ne crains pas de dire des choses très générales. Je ne crains pas de dire qu'aujourd'hui le refoulement perd du terrain par rapport au déni et au clivage. Et bien sûr comme vous êtes tous très savants vous pensez tout de suite à ce que Freud a pu en dire. En revanche peut-être vous demandez-vous comment je vais à présent amener la question de l'objet *a*.

Eh bien je repartirai alors d'autre chose. En fait les questions qui m'ont poussé à travailler sur le clivage n'étaient pas d'emblée des questions de civilisation. C'étaient des questions relatives à la cure, disons des difficultés que je rencontrais, comme psychanalyste, dans certaines cures.

Il s'agissait de sujets assurés d'un savoir sur le désir et la jouissance. On pensera alors qu'il s'agissait de sujets « pervers ». C'était parfois le cas. Mais il s'agissait aussi, en vérité, de sujets pris dans ce que j'appellerai une perversion sociale, parce que c'est le social, aujourd'hui, qui propose au sujet un mode d'emploi du corps et des marchandises propre à lui assurer, à tout coup, une jouissance.

Tout cela fait bien sûr difficulté pour l'analyse ; parce qu'un sujet qui se trouve dans ce type de position, qui exclut le manque, la castration, comment entrerait-il, et surtout comment se maintiendrait-il dans l'analyse ? L'analyse suppose qu'on reconnaisse un certain manque, et d'abord précisé-ment un trou dans le savoir.

Il y avait donc difficulté. À ceci près que j'ai d'abord pu me soutenir du concept freudien de clivage. Ce concept, vous vous en souvenez, est formulé à propos du fétichisme. Le fétichiste, c'est celui qui à la fois nie la castration de la femme (le fétiche c'est le phallus féminin) mais en même temps bien sûr l'a reconnue. Il ne délire pas. Il y a donc clivage.

Eh bien cela déjà me donnait la possibilité de penser que chez ces sujets qui me faisaient difficulté, qui à leur façon niaient la castration, en niant tout trou dans le savoir, il y avait peut-être une possibilité d'un travail qui les amène à reconnaître que, d'un autre côté, il y avait un manque.

J'ai cependant dû aller plus loin. Parce que, évidemment, Lacan ne pose pas la question du fétichisme en relation seulement avec la question du

phallus ; et j'ai dû, pour aller plus loin dans la question du fétichisme, pour traiter aussi de la question de la perversion, questionner ce qui se passe du côté de l'objet *a*.

Comment pose-t-on, en général, la question du *a* dans la perversion ? Il faut d'abord rappeler ce qu'il en est pour le sujet hors perversion. Pour le sujet, *a* vaut comme cause du désir précisément à partir de ceci qu'il est négativé. Négativé au niveau de l'Autre, de l'Autre du langage où s'organise notre désir, mais aussi de l'Autre du corps.

Certains objets vont venir à être détachés, ils vont choir ; et c'est à partir de cela que nous désirons. Tout ça n'a rien de mystérieux. En termes freudiens, on dira que c'est le renoncement à des objets pulsionnels, le sein, l'excrément, c'est la perte de ces objets qui va nous faire désirer. En termes lacaniens on en ajoutera d'autres, le regard, la voix ; et surtout on dira que l'Autre est un terrain nettoyé de la jouissance.

On sait que Lacan dit en revanche que le pervers tente de restituer *a* au champ de l'autre. C'est cela que font le voyeur ou l'exhibitionniste. Alors que le sujet, être civilisé – en principe – neutralise plus ou moins le regard, le voyeur ou l'exhibitionniste, eux, le mobilisent de façon directe. Ils l'imposent à l'Autre (au grand ou au petit d'ailleurs). Enfin, tout ça c'est notre *doxa*.

Il faut cependant ajouter quelque chose. C'est que si le pervers pré-sentifie l'objet, en même temps, à sa façon, il lui garde sa dimension de manque. Lacan disait par exemple que l'exhibitionnisme, c'est un pantalon qui s'ouvre et qui se ferme, illustrant ainsi la dimension de fente du désir.

De façon plus conceptuelle je dirai que l'objet *a* est un objet clivé, et il y a au moins un texte où Lacan le dit de façon explicite. C'est « Position de l'inconscient ». En fait Lacan emploie le terme de « refente », refente donc de l'objet. Mais comme il se réfère à l'article de Freud sur l'*Ichspaltung*, on peut penser qu'il s'agit bien du clivage. Voilà la démarche : le clivage du sujet correspond à un clivage de l'objet, clivage qui chez Freud est un clivage de l'objet phallique, mais que Lacan généralise, et c'est ce qui lui fait parler d'un clivage de l'objet.

J'irai même assez loin. Je vous dirai qu'à mon avis si on ne pose pas un clivage de l'objet, on ne comprendra jamais comment Lacan peut faire de l'objet *a* à la fois un objet radicalement manquant, celui autour duquel tourne la pulsion (le sein comme objet ne se confond jamais avec l'organe nourricier), et en même temps un objet bouchon, venant boucher le trou du manque.

C'est au point d'ailleurs que cet objet fait série avec les objets manufacturés, objets a produits par l'industrie à grande échelle, la tétine mais aussi par exemple l'enregistrement phonographique. Ces objets sont supposés venir nous combler. Je n'en parlerai pas parce que je crois que vous avez eu un exposé sur le gadget. En tout cas vous voyez que ce double éclairage permet de se situer à la fois dans la cure et dans notre analyse de l'état de notre civilisation.

Dans la cure déjà. Je pense à un cas. Un sujet homosexuel dont la jouissance principale se situait au niveau d'un dispositif qui mettait en scène le regard d'une certaine façon. C'est-à-dire qu'il n'avait rien de plus pressé, chaque fois qu'il avait un nouvel amant, que de l'utiliser dans des séances de photographies qu'il disait lui-même longues et fatigantes. Il faisait étendre ses amants, nus, dans des positions et dans une ambiance qui, sans que lui même le sache vraiment, avaient apparemment une connotation mortifère.

Lui, sa pratique lui convenait tout à fait, et il n'aurait guère pensé à l'interroger, s'il n'y avait pas eu un rêve où il y avait peu de choses. Mais il y avait le drapeau corse. Un maure ! Et comme il pense alors à ses amants, quasi toujours maghrébins, ce maure fait pont verbal et l'amène à questionner son désir d'une tout autre façon, y compris avec le récit d'un certain deuil de son enfance.

Peu importe d'ailleurs le détail de ce cas. Vous voyez comment tout cela vient un peu répondre à mon questionnement de départ sur la possibilité de retrouver un manque, ici un deuil, là où apparemment il y a un déni de tout manque.

Je serai très bref sur une autre série de conséquences, qui concerne plutôt le social, puisque évidemment, comme je vous l'ai dit, c'est dans le social que, semble-t-il, le sujet se met dans la dépendance d'objets toujours plus nombreux, objets sans lesquels il serait hors d'état de trouver une satisfaction.

Eh bien il me semble que ce que je vous ai dit peut nous encourager, non à dénoncer cet état de choses, mais plutôt à faire entendre au sujet ce qu'il est tout prêt de pouvoir dire – que cette dépendance lui pèse, que c'est même un esclavage, et qu'après tout il n'a pas totalement oublié la voix du désir, même si celle-ci comporte une insatisfaction.

Puisque j'en suis à la question du sujet contemporain dans son rapport difficile avec le désir, je dirai qu'à mon sens la clinique contemporaine

s'oriente selon deux axes principaux. Le premier c'est celui dont je vous ai parlé, celui de toutes les pratiques qui comportent un écrasement apparent du désir sous la jouissance. On peut penser bien sûr aux addictions, qu'elles soient sexuelle ou toxicomaniaque. Mais il y a un second axe, celui que je ne crains pas de reprendre du terme très galvaudé de dépression.

J'y ai consacré un second livre, paru il y a quelques mois. *Dépression, la grande névrose contemporaine*. Qu'est-ce que j'appelle dépression ? Eh bien j'essaie pour la caractériser de la différencier de la névrose au sens freudien. Dans la névrose freudienne le symptôme représente un désir. En composant avec la censure, bien sûr, mais un désir.

Or beaucoup de ceux qui aujourd'hui viennent nous consulter ne font pas tellement état de symptômes précis. Ils ne vont pas bien. Ils n'ont de goût à rien, aucun projet professionnel. Ils opèrent un retrait plus ou moins complet de affectivité, de la sexualité. Leurs relations, quand ils en ont, sont très désinvesties. ils se plaignent surtout d'une absence totale de motivation, de désir, ou encore d'une paralysie plus ou moins complète. Ils supportent la vie passivement, ils n'agissent pas, ils se sentent impuissants.

Vous noterez que ce type de difficultés peut aller très loin. Je pense par exemple à telle jeune femme qui est dans l'errance : littéralement. Elle prend un train, un peu au hasard, elle se retrouve dans une ville où elle n'a rien à faire. Elle s'y retrouve déréalisée (comment le serait-elle pas ?), dépersonnalisée. Enfin vous devez connaître tout ça. Jusque et y compris le fait que, peut-être pour retrouver un peu de réel, ces personnes agissent sur leur corps. Elles le maltraitent, l'entaillent, le scarifient, etc.

Évidemment je n'ai pas trop le temps ici de dire comment j'ai abordé, dans mon livre, cette clinique particulière. j'en ai tenté un abord structurel, et j'y ai été encouragé par la lecture de textes de Lacan, parce que même si celui-ci parle très rarement de dépression, ce qu'il appelle dès 1938 la grande névrose contemporaine – quand il parle de l'impuissance et de l'utopie, ces marraines sinistres installées au berceau du névrosé – eh bien ça ressemble terriblement à ce que je viens de décrire.

À l'époque Lacan mettait impuissance et utopie en rapport avec un déclin de l'*imago* paternelle : le sujet, ne trouvant plus un père à qui s'affronter, ne peut former son désir. Plus tard évidemment la question du rapport au père se transformera, et n'apparaîtra en somme que comme un cas particulier du rapport du sujet à ce qui fait limite, castration, et en même temps à ce qui pousse au franchissement des limites à l'acte.

Mais ce n'est pas de ça que je veux parler. Je dirai plutôt un mot de la question de l'objet *a*. C'est que si c'est la castration qui détache l'objet *a*, eh bien il est paradoxalement aussi peu détaché dans la dépression que dans cet autre versant de la clinique dont j'ai parlé tout d'abord

Disons que si, dans la dépression, la fonction phallique est défaillante, elle ne permet pas de faire de l'objet un objet vraiment détaché, manquant, inscriptible seulement dans le cadre du fantasme. C'est pour cela qu'il est si envahissant dans le réel de la dépression, soit que le sujet se perçoive – on le sait – comme une merde, soit qu'il sente sans cesse sur lui le regard de l'Autre et des autres. Pourquoi croyez-vous que dans les moments de dépression particulièrement intense le sujet ne peut plus sortir de chez lui ?

Alors cette espèce de présence de l'objet *a*, vous savez peut-être ce qu'elle provoque, du moins chez les sujets qui ne sont pas pervers, c'est l'angoisse. À cet égard j'ai longtemps pensé qu'il fallait distinguer, de façon assez stricte, l'angoisse et la dépression. Au niveau, en particulier, des premiers entretiens, il me semblait important de ne pas les confondre. Si la dépression se définit comme inhibition radicale du désir, l'angoisse, quant à elle, précisément parce qu'elle a rapport avec *a*, qui est objet cause du désir, me semblait se manifester sur le chemin d'une élaboration de ce même désir. Je n'en suis plus si sûr. Il me semble en effet que lorsque le sujet se trouve privé de la possibilité de former son désir, *a* se réduit au signe de la jouissance de l'Autre, une jouissance désormais dévorante.

C'est sur cette question de la jouissance de l'Autre que je finirai. Cette jouissance, je dirai qu'elle concerne au premier chef l'objet que l'Autre, pour jouir, peut vouloir découper en moi. Et si je vais un peu aux limites de ce qui est contemporain, je vous parlerai volontiers, pour illustrer la question de l'objet *a* aujourd'hui (objet *a* qui est aussi, ne l'oubliez pas une partie supposée cessible du corps) je vous parlerai bien, rapidement, de l'œuvre de Bret Easton Ellis.

Celui-ci est connu pour écrire des œuvres pleines de violence, avec par exemple *American psycho* où un yuppie riche, beau, et qui réussit fort bien sur le plan professionnel, passerait – conditionnel – une bonne partie de son temps à violer, à torturer, à mutiler à tuer. À tuer des femmes mais aussi des hommes, des animaux, que sais-je. Mais au fond comme l'auteur narrateur le dit dans un ouvrage plus récent, *Lunar Park*, rien ne prouve, dans le livre, que tous ces crimes aient vraiment lieu. Ça peut-être, dit Bret Easton Ellis, de simples fantasmes du personnage. Mais vous voyez qu'ici ce

sont tout de même des fantasmes particuliers, tellement envahissants qu'ils ont une dimension quasi hallucinatoire.

Et il faut alors reprendre le tout premier livre de Bret Easton Ellis, *Moins que zéro*, livre qui raconte la vie vide et sans aucun sens d'un jeune homme de 20 ans : riche et sans souci, mais incapable d'investir quoi que ce soit, notamment sur le plan affectif, et qui rencontre dans le réel ou dans des films la plus grande violence.

Et à la fin ce jeune homme, le narrateur du livre, va dire ceci, à propos des images qui se mettent à l'accompagner sans cesse, et c'est la dernière phrase de ce premier livre: : « des images si violentes et si perverses que pendant très longtemps elles me semblèrent être mon seul point de repère. »

Et donc voilà une nouvelle idée à intégrer. C'est qu'une mise à mal, aujourd'hui, du symbolique, de ce qui nous permet de nous y repérer, entraîne, plus encore peut-être qu'une exacerbation de la violence, un retour quasi hallucinatoire de la jouissance de l'Autre, en tant qu'elle a rapport avec un corps toujours susceptible d'être découpé ou morcelé, ce qui, je pense, va de plus en plus nous confronter à une clinique de la phobie.

Je pense que la phobie pourrait devenir, finalement, une des formes dominante de la subjectivité, mais si j'ai quelque idée de la façon dont nous pouvons répondre à des sujet pervers ou dépressifs, je ne vous cache pas que par rapport à cette phobie généralisée la question reste encore à élaborer.

Merci de votre attention.